LA DUPLICE.

PARIS.

XXV

Car l'on a bombardé Paris avec des canons doublement monstrueux, et Bismark était là pour admirer la portée et l'effet des projectiles allemands.

C'était son droit du reste, le droit de la guerre, et la guerre est la tuerie, la boucherie et l'incendie, même après la bataille. La guerre ne défend pas précisément le pillage, et le vainqueur a droit au butin, fût-ce un butin de bijoux et de pendules.

Mais passons sur ce détail et achevons notre dire sur Paris,—Paris la ville Lumière, la ville Conscience, la Mecque vivante de nos temps. Car l'autre Mecque celle des Musulmans, de l'Islam et des mosquées sans Dieu, est absolument morte, quand Paris, lui, est un admirable et puissant atelier de travail et de progrès où l'étranger lui-même trouve la rectification de sa pensée et l'emploi de ses facultés.

Mais si Paris a un caractère très haut au point de vue de la conscience et de la justice, avec un sentiment très grand de ce qui est la beauté, remarquons que cette ville, à laquelle nulle autre ne ressemble et dont l'admirable hospitalité fait une ville unique, à part et comme universelle, bien qu'elle ne perde point le génie et l'esprit français, est la ville où la vérité s'affirme avec le plus de courage, le plus de clarté et le plus de générosité, comme si elle avait une mission supérieure dans le monde et comme s'il y avait en elle une révélation constante et nécessaire aux hommes. En y entrant avec des idées étroites, des erreurs anciennes et des préjugés d'ailleurs, on sent tout à coup que cela est petit, faux et bon à rejeter. On s'en dépouille autant que le permettent la nature humaine, l'éducation et la longue habitude. On devient autant que possible un autre homme, voyant mieux, plus largement et plus loin. C'est quelquefois une transformation complète dans une révolution immédiate, et le plus résistant lui-même est touché, changé ou modifié dans une certaine mesure. Et quand vous la quittez, parfois en la raillant sans esprit comme le grand luthier Wagner, vous ne prouvez sans doute pas beaucoup de reconnaissance, mais vous n'en emportez pas moins un sentiment d'envie qui est encore un hommage. Le plus communément, vous êtes reconnaissant, et bien peu trouvent que leur village est plus beau que Paris.

Oui, à Paris, tous les préjugés tombent, comme dans une espèce d'initiation ou d'illumination : et s'il est vrai, comme on le dit, *qu'on peut mourir après avoir vu Naples*, sans doute parce que la ville est belle, la baie splendide et le Vésuve sublime avec sa tête enflammée de volcan, l'on peut bien croire que la vue et l'hospitalité de Paris vous initient ou peuvent vous initier à une vie plus haute et plus complète que celle de votre bourgade endormie ou de votre petite ville inconnue et sans rayonnement. Paris a des révélations éclatantes et grandioses. Vous ne passez point impunément à travers ses clartés.

XXVI

Quand le shah de Perse, un Asiatique aux diamants plus brillants que sa personne, a quitté Paris après une visite de curieux, le souverain de Téhéran, moins fier de ses diamants, a mieux compris la valeur morale de l'homme et les devoirs d'un roi, et l'on dit que son royaume et son peuple s'en sont bien trouvés.

Et devons-nous penser que Nicolas, qui n'est point un Asiatique et qui est un tout autre personnage qu'un insignifiant roi de Perse, a pu sans émotion sentir battre le grand cœur de Paris et entendre la grande voix de la France ? Car Paris a le glorieux privilège de parler pour la France et d'exprimer ses sentiments. Sont-ils deux, et pouvez-vous séparer la France de Paris et Paris de la France ?—Nous ne savons pas si l'on pourrait en dire autant de l'Allemagne et de Berlin, et certains prétendent même que Berlin, capitale de la Prusse, n'est pas l'Allemagne.

Mais quand le tsar Nicolas a quitté Paris, après une visite d'ami et après avoir vu un peuple, un peuple toujours plus grand qu'un roi et un souverain, la *Duplice* était un fait accompli. La France et la Russie s'étaient étroitement serré la main, et la *Triplice*, un mois après, recevait le coup de grâce de la main de Bismark lui-même. Car ce Bismark, perdant toute mesure et toute raison, oubliant son œuvre et oubliant presque qu'il doit être Allemand, apprenait à l'Autriche et à l'Italie qu'on s'était tout simplement moqué d'elles et qu'elles travaillaient pour le roi de Prusse. Honneur insigne sans doute, mais travail peu lucratif.

Mais laissons Bismark à sa haine, à sa rancune et à son égarement, et disons un dernier mot sur Paris.

Car, voyez-vous, ce Paris insulté par le *Tageblatt* prussien, qu'il faudrait bombarder encore, qui n'a pour patriotes que des *boulevardiers* frivoles et viveurs, qu'il faudrait mettre en deuil dans une ou deux autres des statues de la Place de la Concorde, la plus belle du monde ; ce Paris, désormais sans roi, sans empereur, sans Tuileries, sans Bastille, mais ayant un peuple plus fier que celui de Londres, de Berlin et de Rome, et certainement plus vivant et plus libre ; ce Paris, si souverain dans sa lumière, dans sa conscience et dans la supériorité de son génie et de ses œuvres, n'est pas seulement admirable par la grandeur des choses que nous avons imparfaitement dites et pour ce qu'il est véritablement aux yeux du monde entier. Et c'est mal, absolument mal, voyez vous, même quand on est un vainqueur prussien et un journaliste hier hébergé par Bismark, de vouloir l'insulter et l'humilier dans ses habitants et dans son peuple.

Jamais ville, entendez-vous, ville vaincue, ville bombardée par des milliers de canons, ville enveloppée et isolée, ville affamée et sans feu dans les rigueurs du plus terrible hiver, n'a montré plus de courage, d'héroïsme et de patriotisme que Paris. Paris, dans la dernière guerre, s'est montré trop héroïque sous le sacre des canons allemands pour que la Prusse ait le droit de se glorifier outre mesure. Après la bataille d'Iéna, Berlin ouvrit ses portes et salua le vainqueur.

XXVII

Et si la France, comme le dit le *Tageblatt* et comme le pensent Guillaume et la Prusse, avait *l'espérance* de rentrer en possession de l'Alsace-Lorraine qui n'a jamais cessé d'être française par le cœur et dans l'attente d'un lendemain ardemment désiré, où serait donc le crime, et pourquoi les journaux de Guillaume, sans que rien en France ne motive leurs craintes et leurs cris, parlent-ils d'une chose dont personne ne parle ?

Tant pis si les journaux allemands, les premiers, donnent le signal, ou plutôt tant mieux !

Ces journaux avouent non seulement une crainte, mais encore confessent indirectement une justice ; et si la force, une fois, a pu primer impunément le droit, si la conquête a commis un acte coupable et désavoué par la conscience comme par la raison, le droit n'en subsiste pas moins dans toute son intégrité et toute sa moralité. Au dix-neuvième siècle, en pleine civilisation européenne, l'on ne conquiert plus comme au moyen âge et l'on ne s'approprie plus un peuple contre ses sentiments et contre sa croyance. Une semblable conquête, faite par un peuple supérieur en civilisation, ne s'explique et ne se justifie qu'à l'endroit de l'Afrique sauvage ou des pays hostiles à la civilisation et au progrès. Mais de quel droit, à cette heure du siècle, la France victorieuse par les armes s'emparerait-elle de la Prusse rhénane, de la Belgique ou de la Suisse, contre leur volonté et contre leurs sentiments ? La conquête, privilège des temps barbares, cesse d'être un droit en temps de civilisation et ne peut plus s'effectuer sans crime. Il faut la rayer du code des nations chrétiennes, et le vingtième siècle, qui ne sera ni prussien ni anglais, se chargera de ce soin après les rectifications nécessaires et voulues, la *Duplice* aidant, comme a l'air de s'en douter le journal de Berlin.

Mais quand on dit en Allemagne, en Prusse et à Berlin, tout haut ou tout bas, par le journal ou autrement, même sans que la France en donne l'occasion par un mot ou par un geste, que la France a cette grande espérance au cœur et pour un avenir qui n'est point éloigné, l'on ne se trompe assurément pas, et l'on ne fait point injure à la France en pensant ainsi. L'injure serait dans la pensée contraire.

Oui, en vérité, l'espérance est au cœur de la France, espérance toujours vivante et ferme, que le temps n'amoindrit pas, qui passe de ceux qui s'en vont dans la mort à ceux qui viennent, et qui est comme un legs sacré ou comme un héritage inviolable que les enfants toucheront demain. Cette espérance, muette et intime au fond des cœurs, pensée constante et silencieuse jusqu'à l'heure inévitable, est une foi absolument française, la foi de la patrie entière,—de la patrie qui ne veut pas être amoindrie, qui ne reconnaît pas les faits accomplis contre elle, qui entend pour toujours être *Gallia integra*.

XXVIII.

Car cette Alsace-Lorraine, quoiqu'ils en disent en Prusse ou au-delà du Rhin, n'est pas allemande par le sang, par les mœurs, par le consentement et par la volonté. Elle a été conquise, prise, volée ou annexée par la force. Elle n'a pas dit oui au fait brutal. Après un quart de siècle de possession, malgré le temps qui emporte tant de choses et d'hommes, elle dit encore non ; et l'honneur d'être impériale, si honneur il y a, ne lui fait point oublier la véritable patrie.

E le attend.

Non, elle n'est pas prussienne, cette Alsace-Lorraine de la fidélité française, ni Allemande, et l'ethnologie vous dit plutôt qu'elle est gauloise. Le fait de parler ou d'avoir parlé une langue étrangère ne vous détache pas de la race à laquelle vous appartenez. L'Alsace, du reste, est blonde avec l'œil bleu, quand les autres sont roux avec l'œil gris d'acier.

Et croyez-vous que plus de deux siècles de vie commune et de solidarité intime, sous le même drapeau et sous les mêmes lois, avec la même foi et la même croyance, quand on a vécu ensemble, aimé ensemble et combattu glorieusement les mêmes ennemis, ne soient rien et puissent s'effacer d'un trait de sabre ? Kléber, Kellermann, Fabert, Custines et tant d'autres héros français appartiennent-ils à l'histoire de Prusse, et s'ils revenaient, voyant ce qui est aujourd'hui, salueraient-ils l'empereur Guillaume comme leur empereur ? L'évêque alsacien Freppel, dont nous parlerons demain, a-t-il béni cela au nom de Dieu dont il fut le courageux et fidèle serviteur ? Est-ce lui qui a dit que la force primait le droit, et Guillaume lui-même, encore à cette heure, ne craint-il pas l'ombre de ce grand évêque français ?

Puis, voyez-vous, s'il n'y a ni crime ni honte à être Allemand, voire même Prussien, et si tout homme, quelle que soit sa nationalité, est estimable pour ses qualités et ses vertus, fût-il blanc ou noir, blond ou brun, châtain ou roux, avec les yeux que la nature lui a donnés et qu'il ne peut changer lui même, l'on peut toutefois être fier d'une nationalité qui a la tête droite, le cœur bien placé et le nom honorable. Tout en admettant la fraternité des peuples, sans pourtant adorer les rois, il est bien permis de placer tel peuple au-dessus de tel autre à cause de son caractère, de ses œuvres et de sa civilisation. Il importe même qu'il en soit ainsi. Au meilleur le respect est dû, et la justice veut qu'on ait de la reconnaissance pour ceux qui vous aiment le mieux, vous traitent le plus justement et vous ont le plus éclairé et le plus grandi à vos yeux et aux yeux des autres.

Et pourquoi donc ce qu'on appelle maintenant l'Alsace Lorraine, mais qui est en réalité et en vérité une part intime et morale de la France, n'aurait-elle point cette reconnaissance et ne considérerait pas l'Allemagne comme une étrangère et le Prussien Guillaume II comme un ennemi ?

Oui, pourquoi ?

XXIX

Il n'est peut être pas convenable, dans le but de glorifier un peuple pour en abaisser un autre, de faire certaines comparaisons entre peuples et nations, et quand une nation, dans une bataille heureuse, a triomphé de sa voisine, elle se doit à elle-même de traiter convenablement la vaincue et de ne pas chanter trop haut victoire. D'abord, ce n'est pas généreux ; puis, la fortune a des revirements et des changements étranges ! Qui donc connaît cet inconnu qui s'appelle demain, et si la *Triplice*, par exemple, devant l'isolement de la France et après sa défaite, signifiait le maintien de la conquête dans un nouvel équilibre européen imposé par l'Allemagne victorieuse, est ce que la *Duplice* ne pourrait pas avoir une autre signification, et les calculs de Guillaume n'en seraient-ils point dérangés d'autant ? Car la *Duplice*, telle qu'elle est, ne veut pas dire isolement, abandon, fait accompli et consacré.

Quoiqu'il en soit, éloignant pour un instant l'idée de revanche, ne pensant qu'au lien moral qui unit l'Alsace-Lorraine prise à la France vaincue, est-ce que l'Alsace Lorraine a reconnu la supériorité définitive et même momentanée de l'Allemagne, et ne se souvient-elle pas ?

Si l'Alsace-Lorraine, disputée pendant le moyen âge et aux temps où les pays frontière, ne savaient guère à qui ils appartenaient dans la formation des peuples, eût pu être indifféremment allemande en ces temps-là, il n'est point permis de méconnaître que cette partie de la France est entrée définitivement dans l'unité française aux jours de la gloire et de la grandeur de la France, et que, depuis ces jours, l'Alsace Lorraine, comme partie intégrante de la patrie reconnue et indiscutée, a participé à toutes les œuvres de la France avec un patriotisme et un dévouement qui ne se sont jamais démentis.

Connaissez-vous une révolte de cette France de l'Est ? La trahison est-elle jamais venue de son côté ?

N'oublions pas, non plus, pour bien comprendre son amour, son attachement et sa fidélité, que sa participation à la vie française, à l'âme et à l'œuvre de la France, a eu lieu surtout aux jours de l'initiation suprême à la liberté et à la vie démocratique par la grande Révolution qui a clos le siècle dernier et qui a mis la France déjà très haute à la tête des peuples et de la civilisation. Et qu'était l'Allemagne à cette heure sociale ? Que pensait-elle et que voulait-elle ? Que voulait son Brunswick prussien, héros sans gloire, qui parlait déjà de brûler Paris, où la république s'affirmait dans une volonté magnifique de liberté et de patriotisme ? L'Autriche, alors, était un empire de peu de chose et de démocratie nulle, quand la Prusse, de son côté, traitée en soldat par ce faux philosophe qui s'est appelé Frédéric le Grand, n'avait que les dents d'une faim dévorante et d'une ambition militaire qui menaçaient déjà l'Autriche.

Mais la France *était*, très haute, très fière, très brave, très belle dans son patriotisme, admirable dans sa Révolution qui devait changer le monde et donner aux sociétés modernes des principes nouveaux pour une base qui sera désormais la leur, étant celle de la liberté, de la vérité et de la justice.

Quant à l'Alsace-Lorraine, avec Metz ici et Strasbourg là, elle était bien de la France, n'est-ce pas ? et c'est bien Kellermann qui commandait les Français à Valmy.

Cela s'oublie-t il ?

XXX

Oui, la France a non seulement le *droit* d'avoir *l'espérance* qu'elle a et dont le *Tageblatt* prussien lui fait un crime ; mais elle en a encore le *devoir*, et un devoir absolument sacré, un devoir qui la déshonorerait si elle l'oubliait ou s'il dégénérait en vains regrets sans œuvres. Car regretter toujours sans jamais agir, comme si l'impuissance était en vous, peut convenir aux nations mourantes ou aux peuples qui s'en vont, mais non à ceux de la vie, du courage et de l'honneur.

Est-ce donc le cas avec la France, muette hier et recueillie, mais ne consentant point à l'iniquité d'une défaite malheureuse, non qu'elle regrettât ses milliards, mais parce qu'on lui avait pris un lambeau précieux de sa chair, n'a-t-elle plus à cette heure ni force, ni volonté, ni parole ? Est-elle la quantité négligeable que chacun méprise et qui doit se taire dans l'humilité et dans la soumission ? Son abdication est-elle définitive et complète ?

Certes, cela n'est pas et ne peut pas être.

Ces jours-ci, dans cette éternelle question d'Orient qui menace de mettre l'Europe entière en armes et en feu, sans qu'il soit possible de prévoir la grandeur, l'énormité et la fin du drame, c'est la France désintéressée et courageuse qui a parlé haut au Sultan, non l'Angleterre, la *quærens quem devoret* à l'amitié suspecte ou fausse. Et sa parole a été entendue.

Est-ce à dire que cette parole, une première fois entendue et respectée dans une question qui n'est pas entièrement personnelle à la France, ne doive pas et ne puisse point être également entendue et obéie dans une question où la France serait plus directement et plus personnellement intéressée ? Faut-il aussi penser que toutes les questions, surtout quand le droit est précis et quand la justice est claire, n'aient pas d'autre solution que celle des canons et des batailles ? Quand une question mal réglée, réglée militairement et par la force, est une cause d'inquiétude générale, ne permet à personne de travailler ou de dormir en paix, nécessite l'Europe entière à veiller, l'arme au bras, dans un équilibre instable et faux, contrairement au siècle et à la civilisation, sans que l'avenir y trouve une justification ou une compensation, est-ce qu'il ne faut pas que cette question se règle autrement, avec une solution véritable et vraie, par un moyen ou par un autre, pacifiquement avec les sages ou bien *vi et armis* quand la justice et la raison ne peuvent pas prévaloir autrement ? Au point de vue politique et pour la paix de l'Europe qui ne désarmera point avant la solution, l'Alsace Lorraine est une question européenne. La paix est dans sa restitution à la France.

Aussi, avant la fin de ce siècle peut-être, malgré les ridicules et odieuses menaces du *Tageblatt* et des siens, pacifiquement selon l'espérance, après le grondement du canon s'il le faut, mais aussi certainement qu'il y a un soleil dans les cieux et un Dieu dans l'éternité, l'Alsace-Lorraine sera rendue à la France. Et ceux qui vivront encore quelques années, plus heureux que nous, verront, croyez-le bien, non pas d'autres statues de la Place de la Concorde se voiler de deuil, mais bien tomber les voiles de deuil qui couvrent à cette heure la statue attristée de la ville de Strasbourg, quand, au même moment, le drapeau de la France et de la République flottera glorieusement au faîte de la cathédrale de la grande et fidèle ville alsacienne et française.

J. GENTIL.

Chronique du Chiffon

Ravissantes coiffures destinées à douze jeunes filles de l'aristocratie anglaise qui doivent être présentées à la Reine au prochain "drawing room." Toutes sont pareilles et se composent d'un léger pouff de tulle blanc avec deux marabouts blancs endiamentés qui se dressent légèrement au-dessus de la tête. On sait que la coiffure de plumes est de rigoureuse étiquette et s'impose pour toutes les présentations à la Cour d'Angleterre. C'est presque une question d'Etat dont le but à l'origine fut de favoriser le commerce des plumes dans l'Inde. Il est impossible de voir rien de plus gracieux, de plus jeune, de plus seyant que cette charmante fantaisie toute parisienne, conforme au goût le plus élégant et qui, en même temps, respecte le protocole.

UNE

Visite de la Fortune.

I

Comment se fait-il que des cœurs honnêtes, dépourvus de tout esprit de lucre, puissent rêver tout-à-coup qu'ils sont millionnaires, ou cousus de billets de banque tout au moins ?

C'est là un phénomène que je ne me charge pas d'expliquer.

Ce dont je suis sûr pourtant, c'est que le cas, sans être fréquent, est possible, à preuve qu'il m'est arrivé à moi-même.

Harassé, je m'étais étendu pour une sieste d'une heure que je ne pensais pas avoir volée, lorsque soudain on frappa à ma porte.

Tout d'abord, je ne répondis pas, animé seulement d'un sentiment de haine furibonde contre le malavisé qui venait troubler mon sommeil.

On insista, je grognai ; les coups redoublèrent, je répondis par d'énergiques jurons, jusqu'au moment où je reconnus une voix féminine, une voix d'or, qui soupirait :

—Ouvrez donc : c'est moi, la Fortune !

—Bon ! me dis-je, elle aurait pu choisir un moment plus propice ! Mais, enfin, il faut être galant pour le sexe. Et pour une fois que cette vieille femme veut bien me rendre visite, il serait du dernier mauvais goût de la faire attendre.

J'ouvris donc avec une hâte empressée, et la vieille dame entra sans mot dire et s'affala sur une chaise, exténuée.

—Dieu ! qu'elle est laide ! fut ma première pensée.

En effet, elle avait un emplâtre sur l'œil gauche, plus de cheveux ni de dents, et une bosse dans le dos, occasionnée par la roue emblématique qu'elle porte depuis des siècles.

II

Quand elle fut bien reposée, elle laissa tomber à terre un sac qui tinta joyeusement et s'esquiva en me disant adieu de sa voix aux sonorités métalliques, mais trop rares vraiment.

Je ne fis qu'un bond vers le sac. Il était plein de louis d'or, mêlés à des billets de Banque. Je pensai m'évanouir ou devenir fou, mais j'en fus quitte pour la peur.

Mon second mouvement fut de courir chez un changeur : l'or et les billets de Banque faisaient trop peu de volume ; je ne pouvais me rendre compte de mes richesses.

Moins de quelques minutes après, ma fortune était convertie en belle monnaie d'argent, et je descendis dans Paris, prêt à effeuiller à pleines mains les guirlandes allégoriques du plaisir.

Ce fut alors que mes tribulations commencèrent.

On me rendit ma première pièce de cent sous en me faisant observer qu'elle n'avait plus cours. Une pièce de deux francs et une de vingt sous eurent le même sort, à cause de leur millésime. Une quatrième fut refusée parce qu'elle portait l'image du Pape. Une cinquième, parce que l'effigie représentait une femme assise, et que ce genre de femmes n'avait cours que debout.

Outré, je retournai chez le changeur et convertis toute ma fortune en monnaie de billon : avec celle-là, du moins, on ne viendrait pas me chicaner sur les millésimes !

III

Hélas ! ce fut pis encore !

Personne n'en voulut, de mes sous, et c'est alors seulement que, les ayant examinés, je m'aperçus que c'étaient de sous italiens, espagnols, anglais, etc., etc., de ces sous enfin que chacun de nous reçoit couramment tous les jours, mais dont il devient de plus en plus impossible de se défaire.

Dame Fortune m'avait payé mon hospitalité en monnaie de singe !

Et c'est alors que je me réveillai, pauvre comme devant, mais consolé par l'idée que les gens riches étaient aussi malheureux que moi, puisque plus de la moitié de la monnaie qui circule en France n'a pas cours !

JACQUES BONHOMME.

A l'heure où les dernières étoiles pâlissent, où, sur la crête des montagnes, court une faible lueur, Jacques Bonhomme sort de sa ferme, poussant devant lui les chevaux qui traînent la charrue, écrit Paul Bosq. Dans la grande rue du village qui s'allonge toute blanche entre les maisons basses, des ombres s'avancent d'un pas lourd et traînant ; de minces panaches jaillissent des cheminées et, derrière les vitres, la flamme pétillante des fagots met une clarté d'incendie.

Plus matinal que l'alouette, Jacques Bonhomme a repris son dur labeur. Dès les premières lueurs de l'aube, penché sur sa charrue, il trace le sillon droit et large ou lance le grain des futures moissons. Le soleil monte toujours plus haut et Jacques Bonhomme suit de son pas toujours égal l'attelage qu'il excite de la voix et du fouet.

A midi, abrité par quelque meule ou blotti contre un maigre buisson, il déjeune d'un bout de lard, d'une croûte de pain, boit quelques gorgées d'eau et retourne à sa charrue. Il la dirigera sans se lasser, jusqu'à la nuit et, rentré à la ferme, il ira à l'étable pour étaler la litière et remplir les mangeoires. Ses bêtes d'abord, lui ensuite.

Nous voilà loin de la journée de huit heures. Jacques Bonhomme s'en accommoderait mal et recevrait plus mal encore les apôtres du droit à la paresse. Les orateurs socialistes ne le convertiront jamais au trois-huit. D'ailleurs, il n'aime guère les nouveautés et se méfie des promesses depuis que certains beaux parleurs ont abusé de son innocence.

Il fut un temps, qui n'est pas fort éloigné, où les politiciens au pouvoir, abandonnés par les électeurs des villes, jugèrent prudent de s'essayer à l'éloquence rurale. Les grands centres n'étant pas très sûrs pour eux, ils se réfugièrent aux champs et se montrèrent grands amateurs de candidatures champêtres. La majorité se peupla soudain de bergers résolus à fonder en France la république des paysans.

Jacques Bonhomme ne se sentait plus d'aise ; on lui promettait tout et le reste, sans même lui laisser le temps de formuler un vœu ni même le plaisir de désirer quelque chose. Une nuée d'ingénieurs s'abattait autour des villages, plantant des jalons qui figuraient une route, des pieux qui simulaient un pont, mesurant, arpentant, traînant des chaînes et des machines compliquées que les bons paysans contemplaient avec un respect presque religieux. La préfecture leur était ouverte, et le préfet, interrompant son travail ou sa sieste, les écoutait, les interrogeait, trouvant leurs réclamations les plus justes du monde et leurs demandes les plus raisonnables qu'on puisse imaginer.

Il annonçait une diminution d'impôts, la création d'un crédit qui ferait couler le Pactole à travers les champs, un travail moins pénible et un revenu plus élevé, le beau temps pour les récoltes et la pluie au bon moment. Lorsqu'un naïf murmurait à son oreille : "J'ai là de petites économies ; ne ferez-vous pas un de ces jours des biens nationaux à bon marché ?" le préfet répondait, sans sourire : "Les ministres s'en occupent." Tous étaient enchantés, tous se répandaient en actions de grâces et, doucement ému, ce fonctionnaire puissant les prenait sous le bras pour les reconduire avec force révérences.

Jacques Bonhomme crut au retour de l'âge d'or. A vrai dire, sa joie fut courte et son illusion promptement dissipée. Il n'eut ni routes, ni ponts ; les ingénieurs s'en allèrent avec leurs piquets et le préfet oublia ses promesses. Penché sur sa charrue, Jacques Bonhomme eut beau interroger du regard l'horizon ; il ne vit rien venir, sauf le percepteur avec son sac vide qu'il lui fallait remplir, et ce fameux droit sur les blés qui ne l'empêche pas de vendre fort mal sa récolte. C'est depuis ce moment qu'il est devenu sceptique et même un peu frondeur.

J'en ai eu la preuve la semaine dernière.

Etant de loisir, le député de mon arrondissement avait entrepris une tournée électorale avant de prendre le train pour le Palais-Bourbon. Il longeait la route quand il aperçut à quelque vingt pas un long, maigre, noir paysan. C'était un électeur influent. Il courut droit à lui. L'autre, d'abord, fit semblant de ne pas le voir.

Lorsque son représentant le salua d'un : "Bonjour, Jacques Bonhomme", il se redressa, l'œil un peu railleur, et répondit : "Ah ! vous voilà donc revenu, monsieur le député ; comment va votre ami M. Bourgeois ?" L'honorable protesta ; M. Bourgeois n'était pas son ami, il le connaissait à peine. "Ma foi, riposta le paysan, vous l'applaudissez quand il parle et votez presque toujours avec lui lorsqu'il a fini de parler. J'ai lu tout ça dans le journal." Et comme le député déployait un grande éloquence, le bombardait de mauvaises raisons et s'abaissait, il faut bien le reconnaître, aux flagorneries les plus impudentes, Jacques Bonhomme haussa les épaules et l'interrompit au milieu d'une belle phrase : "C'est bon, c'est bon, mais je n'ai pas vingt-cinq francs par jour pour ne rien faire." Et, lui tournant le dos, il se remit d'un tel cœur à la besogne et d'un tel entrain, qu'il avait tout l'air de voir un représentant du peuple dans chaque brin d'herbe.

Le député, cependant, ne voulut pas quitter la place sans une dernière tentative : "Je vois, mon ami, que vous lisez de mauvais journaux : je vous en enverrai un bon, le *Phare réformateur*." Jacques Bonhomme se retourna à demi : "Ce sera bien honnête à vous. Le facteur m'en remet gratis un numéro chaque semaine ; mais, deux, ça ne sera pas de trop. Comme vous dites, c'est un bon journal et bien utile ; j'en fais des sacs pour mes semailles."

ENCORE SHAKESPEARE

ET BACON.

On connaît enfin le véritable auteur des drames de Shakespeare. Cet auteur n'est pas une femme, comme l'a soutenu, l'autre année encore, avec preuve à l'appui, un galant commentateur : et sa preuve était, on s'en souvient, que les drames de Shakespeare témoignent d'une connaissance trop profonde du cœur féminin pour que jamais un homme ait pu les écrire. C'est cependant un homme qui les a écrits, mais cet homme n'est pas le chancelier François Bacon, malgré l'énorme quantité d'ouvrages allemands, américains, scandinaves et russes qui se sont employés depuis quarante ans à lui en attribuer la paternité. Les drames de Shakespeare ne sont même pas, comme le croyait le comte Vitzthum le résultat d'une collaboration des principaux poètes dramatiques qui vivaient à Londres sous Elisabeth. Pour ingénieuse que soit l'hypothèse, les historiens de la littérature anglaise auront désormais à y renoncer.

Mais alors, demandera-t-on, qui donc a bien pu écrire les drames de Shakespeare ? Depuis près d'un demi-siècle on ne le savait plus ; et peut-être aurait-on continué à l'ignorer de longues années encore, sans la bienheureuse intervention de M. Robert Boyle, qui vient de résoudre le problème Shakespeare dans une savante brochure de cinquante-six pages. Personne, d'ailleurs, n'était plus autorisé à intervenir dans un tel débat : car c'est un débat essentiellement international, où tous les pays du monde ont cru devoir prendre part, et M. Boyle, à lui seul, en représente trois, étant Anglais, habitant la Russie, et écrivant en allemand.

C'est grâce à M. Robert Boyle que nous connaissons enfin le véritable auteur des drames de Shakespeare. Avec une gravité imperturbable, en effet, l'éminent cosmopolite nous démontre que ces drames ont été écrits par Shakespeare lui-même. Oui, c'est cet acteur, ce fils d'un paysan de Stratford-sur-Avon, qui a écrit *Othello*, *Richard III* et le *Marchand de Venise* ! M. Robert Boyle nous le prouve *à priori* et *à posteriyri*, invoquant successivement le témoignage des contemporains, la grammaire, l'orthographe, la graphologie et la psychologie, réfutant point par point les hypothèses contraires, et ne dédaignant pas de recourir jusqu'à l'anagramme pour établir que des titres des seize grandes pièces de Shakespeare, en prenant une lettre dans chacun, on peut tirer des phrases telles que celles-ci : *William Shakesdeare wrote these great tales* (William Shakespeare a écrit ces grandes pièces).

Tant de science et tant de conscience, dépensées à soutenir une pareille thèse, pourront au premier abord sembler excessives : et plus d'un lecteur songera avec inquiétude à ce qu'il aurait fallu de pages à M. Boyle si, au lieu de s'en prendre au problème Shakespeare, il s'était mis en tête par exemple de démontrer que les tours de Notre-Dame n'ont jamais été volées, ou que jamais un gardien n'a habité l'Obélisque ! Mais c'est qu'on ne se doute pas non plus de l'extraordinaire développement qu'a pris ces temps derniers, en Allemagne surtout, ce qu'on est convenu d'appeler la *théorie baconienne*. Née en Amérique, il y a quarante ans, sortie à l'improviste du cerveau d'une certaine miss Delia Bacon, qui est morte depuis dans une maison de santé, cette étonnante théorie a trouvé d'abord pour la soutenir un groupe de journalistes, d'hommes politiques et de savants américains : mais son importance ne date vraiment que du jour où elle a mis le pied en Allemagne. On ferait une bibliothèque des ouvrages, grands et petits, qui lui ont consacrés : des ouvrages si divers d'inspiration, de composition et de style, qu'on peut bien dire que le seul trait qu'ils aient en commun est d'attester chez leurs auteurs une égale ignorance de la langue anglaise.

Pourquoi seulement M. Boyle, au lieu de s'en tenir à nous faire l'histoire de cette littérature *bacono-shakespearienne*, a-t-il cru devoir rechercher, pour son compte, le véritable auteur des drames de Shakespeare ? A traiter sérieusement de pareils problèmes, ne risquait-ils pas de leur donner, aux yeux du public, un supplément d'importance ? Et puisqu'il connaissait à fond les pièces de Shakespeare, et qu'il ne pouvait se résigner à les admirer en silence, n'aurait-il pas mieux fait de nous prouver, une bonne fois, que c'est William Shakespeare qui a écrit sous le nom de François Bacon les célèbres *Essais* et le *Novum Organum* ? L'hypothèse, après tout, n'a rien que de très naturel. Bien d'autres grands seigneurs que Bacon se sont fait écrire leurs livres par de pauvres diables. Et ne serait-ce pas un spectacle consolant pour un lettré comme M. Boyle de voir les savants allemands, scandinaves et russes divisés en deux camps, dont l'un attribuerait à Shakespeare, l'autre à Bacon, la paternité des écrits réunis de ces deux grands hommes. Quelle merveilleuse source on ouvrirait là de cryptogrammes, d'anagrammes et de logogriphes nouveaux ! Moi-même je me chargerais, malgré ma profonde incompétence, d'apporter à la théorie antibaconienne un argument décisif, dans le genre de ceux qu'employait tout récemment encore le professeur Preyer pour démontrer que Bacon avait en secret déposé sa signature au fond des drames de Shakespeare. Des œuvres complètes de Bacon, je m'engagerais à tirer autant de lettres qu'il faudrait pour écrire, dans toutes les langues anciennes et modernes, cette phrase positive et irréfutable : "*C'est William Shakespeare qui a écrit les œuvres de Bacon !*"

---

se tuera....

Ah ! je n'ai plus de fils, mon Dieu !...... et sa mère lui est bien peu de chose pour qu'il songe à la mort à cause d'une femme.

Lui qui est tout pour moi ! c'est injuste et c'est barbare......

Oh ! l'amour, l'amour !......

Pourquoi vient-il tout-puissant et cruel, prendre le cœur de nos enfants afin de les briser ensuite, et s'en faire un jouet....

Va, mère de douleurs, élève ton fils, enseigne-lui le devoir, l'honneur, apprends-lui les belles et nobles choses qui lui élèveront l'âme et en feront un homme vraiment digne de ce nom ; soigne l'esprit avec la même tendresse que tu soignes le corps, et lorsqu'il sera grand, beau, intelligent, lorsque tu pourras le contempler orgueilleuse.... une femme te le prendra avec un sourire, avec un regard....

Il quittera tout pour elle.... Et toi.... toi, pauvre mère, tu devras t'effacer silencieuse et triste dans la nuit, disparaître, céder la place à l'autre....

Tu ne reparaîtras qu'au jour où il faudra sécher ses larmes.

Anne s'abîma longtemps dans ses sombres réflexions, Maurice lui aussi réfléchit longuement.

Une idée persistante le hantait, et pour rien au monde il n'eût voulu y renoncer.

Courir après Gilberte, la revoir, essayer de la fléchir....

Et le malheureux se cramponnait désespérément à cette branche de salut ; il se raccrochait à [illegible] espérance....

Gilberte ne saurait résister à ses larmes, à ses supplications, elle reviendrait....

L'obstacle dont lui parlaient Lise et sa mère, il n'y voulait pas croire.

Cela n'était pas vrai, rien n'existait, rien qui pût séparer à jamais deux êtres s'adorant comme ils s'adoraient....

Il avait beau chercher, il ne trouvait pas de raison, pas de motif possible....

Cependant la lettre de Gilberte ne laissait pas de prise au moindre doute, c'était bien un adieu qu'elle contenait, un adieu suprême....

—Oh ! la perdre, la perdre.... rugissait Maurice, crispant les poings.

Elle n'a donc pas songé qu'en m'abandonnant elle me tuait !

L'heure passait, inexorable néanmoins. Tout près, s'entendaient les allées et venues des domestiques préparant le couvert.

Le moment du dîner arrivait, Jacques allait descendre, ils s'étonnerait à la vue de ces visages consternés.

Que lui dire puisqu'on lui avait laissé ignorer le roman de Maurice et de Gilberte ?

Mme Pélissier-Lagarde, doucement, interrogea son fils à ce sujet.

Elle le supplia de se maîtriser, de tâcher d'être calme devant le père.

—Je ne pourrais pas, fit Maurice, n'exige pas cela de moi, mamau, laisse-moi, je t'en prie, dispense-moi de paraître à table.... J'étouffe et pourtant mes mains sont glacées, ma tête brûle, il me semble qu'on me tenaille le crâne... la fièvre me dévore....

Puis j'ai besoin de solitude....

Devant toi j'ai honte, je n'ose pas pleurer et j'en ai des larmes à verser pourtant, j'en ai.... Mon cœur en est rempli, laisse-moi le vider....

—Promets-moi du moins que tu ne quitteras pas Lignerol.

—Ce soir non, à quoi bon ?

Mais demain j'irais à la Rivière, c'est plus fort que moi. Tant que Gilberte elle même ne m'aura pas dit : je ne vous aime plus, Maurice, je ne croirai pas que c'est possible....

Elle était folle en m'écrivant !....

Anne baisa tristement le front de son fils, ce front obsédé d'idées sinistres......

—Va, mon ami, fit-elle, va pleurer chez toi......

Mais retiens bien mes paroles et qu'elles te préservent d'une irréparable folie.

L'amour d'une femme, si belle qu'elle puisse être, ne vaudra jamais l'amour et le dévouement d'une mère....

Je n'ai que toi, Maurice, songes-y.... songe à mon désespoir si je te perdais....

Maurice ne répondit rien, il rendit son baiser à la pauvre femme et la quitta.

Elle entendit son pas alourdi, traînant, accablé, le long de l'escalier, puis une porte se ferma, un choc lourd retentit sur le parquet et ce fut tout.

—Que va-t il faire ? sanglota Mme Pélissier-Lagarde, tordant ses mains d'angoisse....

Oh ! malheureux enfant ! que n'a-t-il un cœur d'égoïste, du moins il ne souffrirait pas....

Lise poussa un profond soupir. Elle connaissait mieux que personne l'âme tendre, aimante et passionnée de son cousin ; elle savait combien follement il s'était donné à Gilberte, et comprenait que le coup qu'il venait de subir avait ébranlé l'être tout entier.

—Une dépêche pour madame, vint dire un domestique.

Anne étonnée prit le mince papier bleu sur le plateau d'argent, déchira la bande et lut :

" Madame,

" Vous savez par votre fils,
" sans doute, que l'union projetée
" entre Gilberte et lui ne peut se
" faire.

"Je tiens, en vous informant offi-
" ciellement de cette triste néces-
" sité, à vous exprimer madame,
" toute la sympathie, toute l'es-
" time que j'éprouve pour vous...

" C'est la fatalité seule qui sé-
" pare nos enfants, et Gilberte
" part désespérée.

" Si cela peut être une consola-
" tion à la douleur de votre fils,
" madame, dites-lui que celle de
" ma fille surpasse encore la sien-
" ne, dites lui aussi que Gilberte
" ne se mariera jamais....

" Nous quittons la France dans
" quelques heures, nous la quit-
" tons pour toujours, et je ne sais
" encore où nous irons....

" C'est un adieu que je vous en-
" voie, madame, avec l'expression
" de mes regrets et l'assurance de
" mes sentiments les meilleurs.

"HULDA DE BUKKE."

Cette dépêche datée de la gare de Lyon à Paris, prouvait à Mme Pélissier-Lagarde qu'en annonçant son départ, Mme de Bukke ne mentait pas.

Elle témoignait aussi que Maurice serait bien fou de conserver la moindre espérance.

Néanmoins quand le jeune homme eut pris connaissance de la dépêche, au premier moment une lueur de joie brilla dans ses yeux.

—Elle m'aime, tu vois, mère dit-il, elle m'aime, elle me pleure....

Le dernier mot n'est pas dit.... elle reviendra....

Mme Pélissier-Lagarde pensait tout le contraire.

L'envoi de Mme de Bukke confirmait la rupture, la rendait irrévocable...

C'est ce que doucement, avec d'infinies précautions, la pauvre femme s'efforça d'expliquer à son fils.

Ebranlé par la logique des raisonnements maternels, Maurice dut se rendre à l'évidence.

L'irréparable était accompli, il avait perdu Gilberte sans espoir de retour....

Il sembla alors au malheureux que la terre croulait sous lui....

Ses mains se crispèrent aux bras de son fauteuil, il se rejeta en arrière comme pris de vertige, et dans son regard à cette minute la folie passa.

—L'abîme existe.... murmura-t-il d'une voix rauque, je le vois, j'y tombe....

Il est là, entre Gilberte et moi.... elle me tend les bras....

Gilberte mon amour, ma vie.... oui, oui, me voici, ah ! je meurs !

La tête du pauvre garçon roula inerte sur le dossier du fauteuil.... Il était privé de connaissance....

Anne d'abord voulut lui donner des soins, mais une pensée tout à coup l'arrêta.

—A quoi bon ? se disait-elle, en ce moment du moins il ne souffre pas....

Le réveil viendra bien assez vite....

Elle ajouta pensive, un pli soucieux au front :

—Gilberte est désespérée, et pourtant elle quitte Maurice. Il faut une raison bien grave pour briser ainsi l'avenir de deux êtres qui s'adorent....

D'où peut venir l'obstacle ? d'elles, ou....

Un frisson d'épouvante glaça soudain Mme Pélissier-Lagarde.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! pria-t-elle, faites que ce ne soit pas lui....

Aurait-il commis quelque action que j'ignore....

Une tache souillerait elle par la faute de Jacques notre nom ?....

Je ne sais pourquoi, j'ai peur... il me vient des idées atroces....

Mais non, c'est impossible, Jacques n'est que dévoyé.... il est resté honnête....

Je suis folle à mon tour de le soupçonner.... Pourtant....

Dieu veuille que je me trompe... car alors ce serait la fin de tout.

Le soir après le dîner qui fut comme on s'en doute très écourté, Anne et Lise se rendirent au pavillon, afin d'annoncer au Père Pélissier la triste nouvelle.

Paul Villars justement vint ce soir-là, il s'associa de tout son cœur au chagrin de ses amis

Il comprenait l'accablement de Maurice en le jugeant d'après son propre cœur.

N'eut-il pas tout perdu en perdant Lise, sa gentille fiancée ?

—J'ai de sombres pressentiments, mes amis, dit le père Pélissier profondément atteint dans son idolâtrie pour son petit-fils. Ceci est le commencement de grands malheurs, je vous le dis.... Prenez garde !

Il parlait d'un tel ton prophétique que tous frémirent, et se regardèrent avec effroi.

Qu'avaient-ils donc à redouter encore ?

A la porte de Maurice dans le couloir obscur, Kâlouth écoute.

Un pas fiévreux martèle le tapis, une voix par moments s'élève navrante, qui gémit, et se plaint tout haut....

—O Gilberte ! Gilberte ! râle Maurice.

—Bon ! se dit Kâlouth, j'ai réussi. Gilberte n'épousera pas un Pélissier....

Gilberte vivra... je suis content...

—Gilberte, Gilberte ! sanglote éperdument Maurice.

Et cela dure jusqu'au matin.

XIV

Quinze jours après, le fils d'Anne étant parti le matin pour Paris, revint assez tard dans la soirée au château de Lignerol.

Sa mère inquiète l'attendait en compagnie de Lise Le Quesne.

A continuer.

FEUILLETON.

MES HIRONDELLES.

I

Le ciel est clair comme une perle, avril embaume sous ma fenêtre, et les cloches carillonnent à grandes volées. Pourtant, quelque chose me manque. Il me semble que ce n'est pas Pâques encore.

Je vais vous dire : Il me manque mes hirondelles, et d'aussi loin que je me souviens, la première fois que les cloches m'annoncèrent le retour de Pâques, l'air sentait bon comme ce matin, j'étais dans la même chambre haute, à décliner "*rosa, la rose*" sur la même table où j'écris aujourd'hui, et par dessus ma tête, de la fenêtre ouverte aux vieux nids maçonnés contre la grande poutre du fond, passaient et repassaient en criant les hirondelles.

J'avais ici trois nids d'hirondelles, trois nids superbes, bâtis du temps de mon grand père, il y a des siècles, et bâtis comme on ne sait plus bâtir ; trois nids antiques, féodaux ; trois nids enfin qui étaient aux pauvres nids modernes ce qu'un vieux castel de l'an 1200 est à nos misérables maisons blanches.

De temps immémorial la chambre et les nids appartenaient à la même famille d'hirondelles, qui les quittait à chaque automne pour les retrouver intacts chaque printemps.